L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureau : No. 73 rue St. Charles.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 11 JUIN.

Influence des poussières de l'atmosphère sur la phthisie ; faits curieux.

Dans un intéressant travail publié par la *Gazette des Hôpitaux*, M. le docteur Bouchut rappelle l'influence des poussières de l'atmosphère sur la production de la phthisie pulmonaire. Toutes les professions où l'on respire beaucoup de poussière fournissent un énorme contingent à cette maladie ; poussières minérales ou végétables, c'est la même chose. Rémouleurs et mineurs, cotonniers, amidonniers, boulangers, etc., tous en travaillant, respirent une grande quantité de poussière de silice, de houille, de coton, d'amidon, etc., et ils introduisent ainsi dans les bronches et dans les alvéoles pulmonaires des corps étrangers qui peuvent devenir très dangereux. Ces poussières impalpables s'accumulent dans les alvéoles et les remplissent ; elles diminuent d'autant la surface respiratoire, puis elles provoquent une phlegmasie de la muqueuse et de la paroi. Une dégénérescence graisseuse en caveuse peut survenir, et devenir la cause de l'ulcération des poumons qui conduit à la phthisie.

Peu de personnes soupçonnent tout ce qui peut entrer par les poumons dans le corps des êtres qui respirent. Voici, sous ce rapport, quelques faits curieux indiqués par M. Ponchet, ancien directeur du Muséum d'histoire naturelle de Rouen. On sait, dit-il, que les os des oiseaux, au lieu d'être remplis de moelle, sont absolument creux, et qu'à l'aide d'un curieux mécanisme, ils communiquent avec les poumons et servent à la respiration ; aussi ces os pneumatiques sont-ils très propres à retenir les corpuscules aériens qui parviennent dans une cheminée, offrait dans ses os d'abondantes filaments de laine et de soie, teints des plus magnifiques couleurs. C'étaient d'évidents vestiges des riches parures des nobles châtelaines du lieu, qui en quelques ouvrages tissés par leurs délicates mains.

"Au contraire, des poules de l'humble maison d'un boulanger, avaient leurs cavités pneumatiques presque uniquement bourrées de farines et de quelques débris de vêtements grossiers ; celles d'un charbonnier y offraient d'abondantes parcelles de charbon. Des pies, qui n'habitent que les sites les plus solitaires des forêts, n'ont leurs voies respiratoires envahies que par des débris de feuilles et d'écorce. A l'opposé de cela, les corneilles, dont la vie se passe en partie sur les toits de nos demeures et partie dans nos campagnes, ont leurs os remplis de tout ce qui voltige dans les lieux variés qu'elles fréquentent. On y découvre des filaments de laine et de coton diversicolores, ainsi que de la fécule et de la fumée qu'elles hument sur le faîte de ces demeures ; puis, de fines parcelles végétales qu'elles aspirent au lieu des bois. (*L'Univers, les infiniment grands et les infiniment petits.*) Que de choses l'on pourrait apprendre sur les mœurs et les instincts des animaux, simplement par une observation attentive de leurs voies respiratoires.

EMPOISONNEMENT PAR LA POUDRE DE RIZ, LES PAINS A CACHETER ET LE CACHOU. —Il s'est élevé depuis quelques semaines à l'Académie de Médecine un débat intéressant sur certaines maladies assez communes dans les pays chauds, et que l'on attribuait à une intoxication saturnine. Il résulte de la discussion que si la colique sèche, nerveuse, végétale des colonies (autant de noms que d'observateurs) existe en réalité, ce qui est bien possible, le plus souvent l'affection observée n'est, au fond, qu'une colique saturnine. On avait prétendu que les gens de couleur échappaient généralement à la maladie. On s'est aperçu que noirs et blancs contracteient le mal tout aussi bien, et que son origine devait être attribuée généralement à un empoisonnement par le plomb. Les cas observés ont été constatés de plus en plus nombreux chez les créoles ou les noirs employés aux machines des paquebots.

A propos de cette discussion, M. Gubler a signalé un curieux exemple d'empoisonnement par le plomb. Il s'agit d'une famille qui, pour se soustraire à une sorte d'épidémie qui sévissait sur l'une de nos plus belles colonies, était venue en Europe. Le père seul allait bien ; la mère offrait déjà une paralysie incomplète des extenseurs des muscles du pied de la main. La fille aînée, profondément anémique, était en proie à des coliques violentes ; la plus jeune fille était frappée d'une paralysie avancée des extenteurs aux quatre membres. Et pas de cause !

Un jour, la plus jeune malade fut affectée d'un orgelet et appliqua sur ses paupières, comme cela se pratique aux colonies, un morceau de pain imprégné d'eau. M. Gubler aperçut le lendemain un cercle noir autour de l'œil, et après chaque application de blanc d'œuf la coloration se montrait plus nettement. Avec raison, le médecin pense que la teinte noire était due à qu'sulfure métallique dont le soufre provenait du blanc d'œuf et dont le métal était sans doute du plomb incorporé dans quelque cosmétique, peut-être.

La mère et les deux jeunes filles se servaient, en effet, d'une poudre de riz préparée dans leur pays ; elles en avaient un énorme approvisionnement. M. Chevallier analysa la poudre ; elle contenait 20 0[0 de céruse. L'innocuité du père se comprenait maintenant sans peine, et les accidents chez la mère et les jeunes filles avaient leur explication naturelle. Toute la colonie était empoisonné par cette poudre de riz au plomb. Quand M. Gubler eut appelé sur ces faits l'attention de la Direction générale des services de santé de la marine, des mesures efficaces furent prises pour empêcher la vente de cette poudre toxique, et l'épidémie disparut de la colonie comme par enchantement.

Dernièrement, M. le docteur Gibert, du Havre, signalait ces jours-ci deux cas d'empoisonnement saturnins dans des circonstances inusitées. Un rédacteur de journal trouvait dans sa bouche un jour une assez grande quantité de pains à cacheter rouges ; il s'en servait pour réunir des fragments de journaux découpés aux ciseaux. Peu de temps après cela il fut atteint de troubles gastriques variés, et surtout à une dyspepsie qu'aucune médication ne modifiait. Il s'empoisonnait doucement avec des pains à cacheter. La couleur rouge est produite au moyen du minium, composé plombique. M. le docteur Lafaurie avait déjà observé deux cas semblables chez un employé de journal et chez un cuisinier.

Un professeur de l'Université s'empoisonnait de même sans le savoir, mais il prenait le poison ailleurs. A la consultation, M. Gibert aperçut un liséré gingival accusateur très marqué ; mais par où pouvait bien se glisser le plomb ? Le professeur ne s'en doutait pas, et le médecin encore moins : "Je suis bien certain, disait le professeur, de ne pas manger de plomb ; vous vous trompez." Cependant on lui fit prendre pendant quatre jours de l'iodure de potassium et on lui montra du plomb retiré de ses urines. Il fallut bien se laisser convaincre. Ce ne fut qu'à force de l'interroger que son médecin finit par découvrir que le malade avait pris l'habitude d'user d'une quantité énorme de cachou de Bologne. Une boîte en lui faisait pas deux jours. M. Lendet, chimiste au Havre, analysa le cachou et trouva que chaque boîte renfermait 20 centigrammes de plomb.

Trois substances à soupçonner désormais : la poudre de riz, les pains à cacheter, les boîtes de cachou. Défiez-vous du plomb !

HENRI DE PASTVILLE.

LES MODES DU JOUR.—M. G. d'Heilly traite la question des modes dans la *Gazette anecdotique* ; décidément, la fameuse brochure de Dupin contre le luxe des femmes n'a rien fait, absolument rien fait du tout ; il est vrai qu'elle est bien vieille, et les femmes, à Paris, sont toujours jeunes.

L'observateur qui veut se rendre un compte exact des folies du jour n'a qu'à suivre les grandes messes de mariage à l'église Saint-Philippe-du-Roule. Comme le terrain est sérieux, l'appréciation n'y saurait être exagérée, et on en retire ce que les calculateurs appellent une bonne *moyenne*. Eh bien ! nous croyons que ce mouvement nouveau qui commence aux beaux jours 1866 arrive à son apogée : on ne saurait aller plus loin.

Comment définir ce crescendo, ou plutôt cette rage de complications de soie, charges et d'ornementations à outrance ? Elle ne s'explique que par un motif : celui de faire gagner le plus d'argent possible aux divers corps de métier qui exploitent les vanités féminines.

Autrefois la mode avait ses caprices tranchés, et c'est la succession de ces caprices qui la caractérisait. Une année faisait prédominer les plumes, une autre les galons, une année, des boutons, une autre les dentelles, une autre les œillets, une autre les nœuds et les boucles.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela : plumes, fleurs, dentelles, galons, boutons, œillets, aiguillettes, nœuds, boucles, bagues de jais, agrafes d'argent, colibris, scarabées, lames d'or, nids d'oiseaux, en accumule tout cela sur le corps de la première petite Parisienne venue.

Quant à une étoffe quelconque, sa vue seule ne saurait se supporter : il faut qu'elle soit chiffonnée, coquée, plissée, drapée de mille façons.

Il y a des robes plissées qui exigent aujourd'hui quarante mètres (les méchants écrivent *maîtres*), et une femme vue de dos semble promener une moitié de baldaquin.

Nous savons bien que les jolies seront toujours jolies, et que six mille soldats défilant habituellement l'œil à l'uniforme le plus ridicule ; mais à l'heure où la mode,— ce qui est heureusement son essence,— impose une réaction salutaire, les costumes d'aujourd'hui donneront une étrange idée de l'époque.

—Singulier plaidoyer.

Un jeune avocat, qui en est à sa première cause, défend deux mauvais gredins de la pire espèce, pour lesquels aucune chance de salut n'est à espérer.

Voici les termes de sa péroraison :

"Messieurs, il y a dans le Midi une petite commune de 1,200 âmes. Dans cette commune, il y a une maison ; dans cette maison, il y a un vieillard, une femme âgée et une jeune fille. Le vieillard parcourait fiévreusement un journal ; la femme âgée pleure en tricotant ; la jeune fille regarde souvent à la fenêtre, et son œil limpide interroge le ciel.... Ils attendent le résultat de ce procès qui va leur apporter une joie immense ou un profond désespoir si ma cause est gagnée ou perdue, car ce vieillard est.... mon père, cette femme âgée est ma mère, et cette jeune fille est ma sœur.

Cela *promet*. Qu'est-ce que dira donc cet avocat quand il aura une femme et des enfants !

FEUILLETON.

RAYMONDE,

Par André Theuriet.

PREMIÈRE PARTIE.

IV—Suite.

—Eh ! oui, sept ans, c'est un long bail quand on n'a qu'un enfant. A la maison, on languissait aussi après lui, et, quand j'ai annoncé la chose à la ménagère, elle a failli se pâmer. Depuis hier soir, elle est comme une poule qui a perdu ses poussins, allant et venant de la cave au grenier, et me tant la maison à l'envers pour installer son Antoine.

—La lettre ! la lettre ! s'écria M. Noël avec impatience, voyons son style à ce savant !

—Voici ! reprit Verdier, ayant au préalable ajusté des lunettes sur son grand nez maigre. —"Mon bon père, je puis enfin disposer de trois mois et je veux vous les donner tout entiers. Avant huit jours, je serai au pays. Je ne fais une fête de vous embrasser à mon aise et de revoir ma maison, mes bois, toutes ces bonnes choses qui me manquent depuis si longtemps. A la seule idée du voyage, je danse dans ma chambre comme un enfant. J'ai besoin de me tâter le menton et de sentir ma barbe pour me rappeler que je suis maintenant un garçon sérieux ....Sept ans sans vous voir, sans respirer l'air de notre forêt, savez-vous que c'est dur ?..... Et pourtant, je ne regrette pas ce temps-là, puisqu'il m'a permis de travailler à devenir un homme et à vous donner un peu de satisfaction, à vous tous qui vous êtes donné tant de peine pour moi. Quand je parle de vous, j'y comprends aussi mon cher maître, M. Noël. N'est-il pas de la famille ? Allez lui annoncer mon arrivée, et soudez-le adroitement ainsi que ma mère, pour savoir ce que je pourrais leur rapporter de Paris, qui leur fît plaisir...." Bigre ! murmura M. Verdier en s'interrompant, j'aurais dû sauter cette ligne-là. Adieu la surprise !

—C'est bon ! grogna M. Noël, répondez-lui que je n'ai besoin de rien.—Il passa le dos de sa main sur ses paupières et parut frileux de lui sentir humides. Cette maudite cheminée ne tire pas, reprit-il, et la fumée vous pique les yeux ; ne trouvez-vous pas, Verdier ?....

Il détourna la tête s'aspergeant la chienne qui avait volé de nouveau le croûton de maître Jacques.—Ah ! malvaise, tu n'as pas voulu avoir le dernier, et tu en es venue à tes fins....Toutes les mêmes, monsieur Verdier, toutes les mêmes !

V.

—Bonjour, Bernard, quand partons-nous ?

—Diantre, jeune homme, vous êtes vif comme un *verderet* (lézard vert), répondit le conducteur qui faisait le service de Langres à Aubérive ; cinq heures viennent à peine de sonner à Saint-Maurice, et je ne démarre pas avant six heures....Eh ! mais, ajouta-t-il en montrant hors de la patache sa rongeande figure ensommeillée, c'est-il vous, monsieur Antoine ?....J'avais bien dit que quand vous reviendrez, vous auriez de la barbe au menton ; je ne vous reconnaissais pas tout d'abord, tant vous êtes *renforci* et embelli !

Antoine Verdier était en effet un beau garçon de trente ans, svelte de taille, large d'épaules, ayant le teint olivâtre, une barbe noire bien plantée, le visage à la fois sérieux et ouvert. Deux détails frappaient surtout dans sa figure expressive : les yeux allongés et demi-voilés, d'où jaillissait un regard caressant et pénétrant, et le front haut, large, intelligent, coupé verticalement entre les sourcils par trois rides en ride qui dénotait une habitude de la réflexion et de l'observation. Sa parole nettement articulée et pourtant donnée, ses gestes sobres et énergiques annonçaient une nature bien équilibrée et un homme déjà maître de lui.

Il se promena un moment devant l'auberge où la voiture, non encore attelée, stationnait sous le porche de l'écurie. Les matinales lueurs d'une belle journée de fin d'août commençaient à éclairer le rue déserte, et l'on entendait sonner la diane dans les casernes de la citadelle.—Je vais toujours en avant, dit brusquement à son conducteur, et je vous laisse le soin de mes bagages, Bernard !.. Nous nous retrouverons à la montée de Pierrefontaine.

Il traversa la ville endormie, descendit la montagne par un petit *raidillon* qui aboutissait au chemin de Noidant, et suivit d'un pas allègre la route herbeuse et jonchée de rosée. On sentait qu'il était heureux rien qu'à la façon dont il marchait en brandissant sa canne. Il regardait d'un air souriant le ciel couleur de perle où le soleil n'était pas encore paru, et où la lune montrait sa pâleur de médaille effacée ; il écoutait le réveil des alouettes et se rappelait, combien de fois, lorsqu'il était au collège de Langres, il avait pris ce chemin, le samedi soir, pour aller passer en famille son congé du dimanche. Les fermes éparses dans les champs moissonnés, les huttes des cantonniers, les villages aux toitures de pierres plates, défilaient devant lui comme de vieux amis bienveillans. Il allait, et l'environnement du retour, uni au charme de cette claire matinée, le possédait davantage à chaque pas. Quand il eut dépassé Fontogny, et qu'au soleil levant il vit les fumées verdoyantes de la forêt montonner devant lui, son cœur ne fit qu'un saut, sa force parut accrue, et des larmes lui vinrent aux yeux.—Foin de Bernard ! s'écria-t-il, je serais un naïf de l'attendre et de m'enfiner dans sa patache, tandis que je puis tout à mon aise marcher sous bois jusqu'à Auberive.

Au lieu de descendre vers Pierrefontaine, il prit lestement l'ancien chemin des Romains et atteignit en quelques minutes la lisière de la forêt. La rêvérie du antique tumulus celtique, qu'on nomme le *Feu de la Motte*, et on il se reposa un moment avant de continuer sa route. A ses pieds, dans un profond de ravin, la source de l'Aujon modulait ses premiers gazouillements, et, au loin, tous les coqs de la ferme de Crilley s'égosillaient. Que de fois, aux vacances, Antoine était venu s'asseoir dans la grande herbe du tumulus pour s'y absorber dans la lecture d'un vieux volume tout plein de l'histoire des *Hommes célèbres*. Parfois il s'arrêtait au bas de cette page, et la tête montée par les aventures qu'il avait lues, il prêtait l'oreille et il lui semblait que les fées de la forêt s'éveillaient autour du vieux tumulus pour lui prédire de triomphantes destinées. Les vertes retombées des hêtres se balançant sur son front, avaient l'air de lui murmurer en sourdine, "Toi aussi, tu auras de la gloire ! la gloire, il ne la possédait pas encore dans la carrière qu'il avait choisie, la notoriété n'arrive que lentement ; mais son chemin du moins était frayé, les broussailles et les fondrières étaient maintenant derrière lui ; on citait avec éloge ses premières découvertes, on vantait la sûreté de ses observations physiologiques, et surtout ce don de l'intuition, ce je ne sais quoi qui fait d'un savant un trouveur, c'est-à-dire presqu'un poète. Et il était jeune ; il avait en réserve une longue suite d'années fécondes. Il se sentait pénétré d'un profond sentiment de gratitude. Encore un peu, et il aurait baisé pieusement le sol de la forêt, cette terre natale qui, pendant des siècles, avait nourri les obscures générations de paysans d'où il était sorti.

Il entendit la voix grêle de l'horloge de Perrogney sonner neuf heures. — Egoïste, se dit-il, tandis que tu t'amuses à rêvasser, la brave femme de mère compte peut-être les minutes. Bernard arrivera sans toi, et toute la famille sèchera d'inquiétude. Allons, en route !

Il prit son bâton, se laissa couler au bas du tumulus et marcha rapidement sous les arbres. Il avait déjà traversé un bon quartier de forêt, lorsqu'en coupant obliquement un carrefour, il aperçut au fond d'une tranchée transversale un épais nuage de fumée. Il lui sembla même distinguer une vague forme d'homme ou de femme qui faisait des signaux.—Hein ! qu'est-ce qui brûle là-bas ? se demanda-t-il,—et il s'était déjà engagé spontanément dans la tranchée, quand un hop ! lancé par une voix sonore et envoyé évidemment à son adresse le fit doubler le pas.

A mesure qu'il avançait, les objets se venaient plus précis. Il distingua bientôt un attelage immobile au milieu de la tranchée ; un garçon d'une quinzaine d'années sautait précipitamment du charriot à la berge du chemin, y puisait de l'eau dans son chapeau de feutre, grimpait sur l'une des roues, y jetait sur les matériaux fumants ce seau improvisé, puis recommençait son manège. Au bord du talus, un petit cheval, la bride sur le cou, contemplait sans façon les poussées des jeunes hêtres, et au milieu du chemin une jeune fille aux cheveux d'un blond ardent, relevant d'une main une jupe d'amazone, agitait l'autre en l'air pour inviter Antoine à se hâter.—Arrivez, vite, monsieur ! lui cria-t-elle dès qu'il fut à portée, ce garçon perd la tête, et son chargement de charbon va flambler, si on ne lui vient en aide.

En effet, dans la longue benne, pleine jusqu'aux bords, on entendait de sourds crépitements. On avait sans doute chargé le charbon avant qu'il ne fût complétement éteint, et une fois en route, le courant d'air avait suffi pour tout rallumer. La jeune fille avait été attirée par la fumée et les cris du conducteur, qui s'arrachait les cheveux, ne sachant plus à quel saint se vouer.—C'est moi, dit-elle, qui lui ai donné l'idée de s'arrêter près de la source et d'y puiser de l'eau avec son chapeau.

—Malheureusement, répondit Antoine en considérant avec surprise sa jolie interlocutrice, qui n'était autre que Mlle Lé l'ecubiste, ces quelques gouttes d'eau ne servent guère qu'à alimenter la combustion ; il faudrait jeter bas une partie du charbon et répandre sur le reste de la terre mouillée.... Est-ce que la *veste* des charbonniers est loin d'ici ? demanda-t-il au charretier affolé.

—A une bonne demi heure, monsieur.

—Cours prévenir les charbonniers, dit-leur d'apporter un sac, des pelles et un pic. Pendant ce temps, je verserai de l'eau sur la benne.

—Monte sur mon cheval, s'écria Raymonde, tu iras plus vite.

—Le garçon ne se le fit pas répéter : il tendit à Antoine son fentre mouillé, se jucha sur le dos du petit cheval et le lança dans la direction de la *veste*.

—Plus-je être heureux à quelque chose ? reprit Raymonde quand elle fut seule avec Antoine, près de la benne grondante.

—Si vous ne craignez pas de gâter votre robe, répliqua-t-il, vous pourriez remplir à la source le chapeau de ce garçon et me le tendre, une fois que je serai monté sur l'une des roues.... Mais ce sera une besogne ennuyeuse et fatigante, mademoiselle.

—Je ne suis pas une petite maîtresse ! dit-elle en riant.—Elle retroussa légèrement sa jupe, la noua par derrière, jeta sa toque sur une cépée de cornouillers et se mit en devoir de puiser de l'eau. A mesure que le chapeau était plein, elle se redressait et je présentait à Antoine, qui, appuyé contre le treillis de la benne, en versait rapidement le contenu sur les charbons fumans. Leur attention à tous deux n'était pas tellement absorbée par ce travail qu'ils ne prissent le temps de s'examiner l'un l'autre à la dérobée. Raymonde lorgnait du coin de l'œil la tournure élégante et la figure expressive du jeune voyageur, campé en équilibre sur le moyen de la roue, la tête en pleine lumière et les cheveux au vent dans un nimbe de fumée. Quant à Antoine, il ne pouvait s'empêcher d'admirer la jeune fille lorsqu'elle se relevait, dressant vers lui, à l'extrémité de ses bras nus, le feutre ruisselant. Le haut du corps rejeté en arrière laissait mieux voir les contours harmonieux et souples de son buste, les inflexions serpentines de son cou bien blanc et la carnation satinée de ses joues, où l'agitation avait répandu une délicate nuance rose. Le soleil, filtrant à travers les arbres, laissait pleuvoir sur ses cheveux et sur son visage des gouttes d'ombre et de lumière, dont le feu changeant accroissait encore la séduction

(*A continuer.*)

BULLETIN FINANCIER.

Samedi soir, 10 juin 1876.

Comptoir d'Echanges (Clearing House) de la Nouvelle-Orléans.

	Echanges.	Balances
10 Juin.....	$ 825,487.65	$135,453 08
Même temps la semaine dernière..	$ 927,260 67	$164,668 55
Total de la semaine dernière	6,003,666 53	858,189 47
Total la semaine précédente.....	5,702,466 56	894,235 11

Nous devons à l'obligeance de M. I. N. Maynard, directeur du New Orleans Clearing House, le rapport suivant sur l'état des banques associées, à la clôture des affaires du Vendredi, 9 juin 1876 :

Ressources.	
Espèces.....	$339,156 00
Currency du Clearing House.	4,890,301 57
Echange du Clearing House.	825,487 65
Chèques sur d'autres banques et banquiers de la ville.....	33,805 19
Change américain et étranger	4,245,444 08
Du par des banques et des banquiers éloignés.	479,883 86
Prêts et escomptes.....	9,250,310 74
Autres actifs comptant.....	3,973,252 35
	$23,537,642 24
Passif :	
Circulation.....	$ 881,018 50
Dépôts.....	13,679,893 58
Dû à des banques et banquiers éloignés	1,961,106 71
Autres passifs comptant.....	581,920 84
	$16,221,939 63

Augmentation.	Diminution.
Espèces..... $ 5,000	
Currency..... 155,000	
Prêts.....	$ 10,000
Dépôts.....	120,000

Nous continuons de coter les excellentes billets à—à 9 pour cent par an ; les Nos 1, à 10 à 12 ; les Nos 2, 3 à 15. Le papier hypothécaire de premier ordre est toujours à 9 à 10 pour cent par an celui de second ordre est entièrement nominal.

L'or a ouvert à 112 5/8 à 112 7/8 contre 112 5/8 à New-Kork ; il n'a guère trouvé d'acheteurs et a fermé aux taux d'ouverture sur les deux places. Les transactions n'ont pas excédé $23,000, dont $1000 à 112 1/2, $1000 à 112 5/8, $3000 à 112 3/4, $6000 à 112 7/8, $5000 et $7000 à 113.

Aucune vente d'argent n'a été annoncée.

La petite monnaie courante est cotée maintenant au pair pour les pièces de vingt-cents, et 100 1/2 currency pour les demi-piastres. Les piastres mexicaines sont toujours à 101 1/2 currency.

Par suite du cours de l'or à New-York, le sterling a fléchi de 1 cent ou 2[0 pour cent, et les francs de 1/8 pour cent. Les opérations de sterling se comprennent que 12,500 livres, dont 7500 connaissement et clear Nos 1 à 5 à 4 1/2 à 5 4 1/2, 1000 connaissement à 5 4/7, 2000 de banque à 5 51 et 1000 de 5 51 1/2. Dans les francs, la seule vente annoncée est de 50,000, en change de commerce, à 4 62 1/2. A la clôture, les traites sterling étaient cotées à 5 46 à 5 47 le connaissement et le clear Nos 1,—5 51, les traites des banquiers 5 53 à 5 54, les banques aux comptoirs ; les francs, à 4 62 1/2 les traites de commerce et nominales celles des banques.

Le change à vue sur New York n'a pas varié. Les transactions enfin ont été faibles, dont $25,000 et $30,000 de banquiers, à 1/4 pour cent de prime, $25,000 de banquiers et $5000 de banque à 9/32, $10,000 de banquiers à 5/16. Il s'est vendu $10,000 en change de commerce, sur Providence, au pair.

Les banques ont continué de tirer des chèques sur New-York à 3[0 pour cent de prime. Le change de commerce a vue a encore été coté à 1[4 A—

Voici le rapport officiel des ventes annoncées aujourd'hui au Stock Exchange Ville-Orléans :

$20,000 State Consols, nouveau..	65¾	65¾
5,000 do do	65½	65½
10,000 City Premium Bonds...	35	35
25,000 do do	35¼	35¼
2,000 do do	35¼	35¼
1,000 City Gold Bonds, A.S. Oct. avec coupon.....	35¼	35¼
3,000 City scrip	17¾	17¾
1,000 Half paid city coupons	14	14

La seule transaction non annoncée au Stock Exchange a été de $10,000 de bons à prime de la ville à 35¼.

Nous n'avons pas un seul mouvement de ventes d'actions.

Les consolidés de l'Etat ont été calmes et il s'y est déclaré une légère baisse ; ils étaient cotés, à la clôture, à 65 3/8 à 65 5/8.

La demande de bons à prime de la ville n'a pas été fort animée, mais les taux sont restés à 35 à 35 1/4.

Il n'y a pas eu de mouvement dans le scrip de la ville et dans les mandats de l'Etat.

OR AMERICAIN ET ETRANGER.

Or américain.....	112¾	@	113
Argent américain, nouvelle émission.....	100½		101
Piastres mexicaines, Or.....	100	@	101¼
Pièces de 5 francs, valeur en or.....	85		
Pièces de 20 francs, valeur en or.....	$3.80	@	
Sovereigns, valeur en change	4.80	@	7.80
Pièces de 10 thalers.....	15.60	@	—
Doublons espagnols.....	15.40	@	—
Doublons patriotes.....	15.40	@	—
Doublons mexicains	15.40	@	—
Pièces de 20 pesos mexicains	19.40	@	—
Onde l'Amérique du Sud.....	80 c. par		par
20 marcs prussiens.....	4.60	@	4.70
Or de la Californie.....	3 p. o[0	escompte	
Or américain, poids léger.....	3 p. o[0	o[0	14
Or américain mutilé.....	10 p o[0	d'escomp	

NOTE—Le tableau suivant est le relevé hebdomadaire des cotes du New Orleans Stock Exchange.

ACTIONS ET BONDS.

Banques.	Valeur au pair	Offre de	Demande.
Canal & Banking Co.....	100	97	97½
Citizens.....	100	—	87
Citizens Savings Bank.....	100	117	—
Germania National.....	100	100	—
Hibernia National.....	100	49¾	—
Lafayette.....	50	—	—
Louisiana Savings.....	100	102	—
Louisiana National.....	100	—	110¼
Mechanics' & Traders.....	20	—	13
Metro. Loan and Savings..	100	—	—
Mutual National.....	100	54	—
N. O. National.....	100	76¼	—
People's.....	50	—	25
Southern.....	50	—	46
State National.....	100	—	70
Union National.....	100	71	75
Workingmen's.....	25	—	12¼
Compagnies d'Assurances.			
Crescent Mutual Insurance	100	72¼	73
Commercial Insurance.....	100	45	45
Factors and Traders Ins..	100	90½	91¼
Firemen's.....	50	—	—
Germania Insurance Co.....	100	51	—
Hibernia Insurance.....	100	—	18¼
Home Insurance.....	100	42	46
Hope Insurance.....	100	—	—
Lafayette.....	70	—	—
Louisiana Mutual.....	100	—	—
Mechanics' & Traders' Ins.	100	70	77
N. Orleans Insurance Ass.	100	20½	21
New Orleans Ins. Co.....	50	—	—
People's Insurance.....	100	—	—
Rural & Mutual Insurance..	10	—	91
Teutonia.....	100	—	—
Union Insurance.....	100	—	45
Obligations de Corporations.			
Carrollton.....	100	—	112
Crescent City.....	50	21	24
Canal & Claiborne.....	100	—	—
New Orleans City.....	100	136	138
Orleans.....	100	15¼	16¼
St. Charles Street.....	50	72¼	—
Actions Diverses.			
Bienville Oil Works Co.....	100	—	—
Ci City Slaughter House....	50	—	20
Carondelet Canal & Nav. Co.	100	—	—
Cal. Sulphur Mining Co.....	50	—	—
Jackson Railroad Co.....	100	—	—
Pfeffer City Gas Light Co....	100	73¼	—
Louisiana Ice Manu. Co.....	100	—	15
Louisiana Levee Co. ordinaire	10	—	—
Louisiana Levee Co. préféré	15	—	—
Louisiana State Lottery Co.	100	—	50
Louisiana Oil Company.....	100	—	115
Levee Steam Cotton Press..	100	—	40¼
Lumm's Fireless Engine Co.	100	—	—
Mec. & Agricul. Fair Ass...	25	—	—
Mississippi Valley Gas Co..	100	127	128
N. O. Gaslight Perfit Co....	20	—	—
N. O. Wreck & Salvage Co..	50	—	—
Odd Fellows Hall.....	10	—	—
Sugar Shed Company.....	50	—	—
St. Charles Hotel.....	25	—	—
Sterling Fertilizing Co.....	50	—	—
Varieties Theatre Assoc.....	1,500	—	—
Nouveaux Bons d'Etat.			
Consols 7 p. c.....	65¼		65¾
Bonds de Ville.	Con-fiés	Offre pons dus.	Demande.
Premiums.....	—	35	35½
Premium drawn numbers...	—	—	—
Consolidated.....	semi		45
Issued 1852. Due 1892	semi		
Consol. Gold, (G. Series)..	quar		36¾
Issued 1872. Due 1922	—		—
Consol. Gold, (D. Series)..	quar		—
Issued 1872. Due 1922	—		—
Issues to Jackson & Opelousas R. R.....	semi		41
Issued '54, '55. Due '74, '75	an'n		—
Issues to Jackson & Opelousas R. R.....	semi		—
Issued 1854. Due 1894	an'n		—
Issued to Ponchartrain R R	Jan		—
Issued 1854. Due 1894	July		—
Water Works.....	Jan		—
Issued 1859 Due 1899	July		—
Seven per cents, old.....	Mch		—
Issued 1862. Due 1894	Sept		—
Seven per cent. new.....	Jun		—
Issued 1870. Due 1895	Dec		—
Ten per cents.....	Apr		—
Issued 1871. Due 1891	Oct		—
Street Improvement.....	Feb		—
Issued 1871. Due 1891	Aug		—
Street Assessment.....	semi		—
Issued '73 '74. Due '93 '94	s'an		—
Wharf Improvement.....	Jun		—
Issued 1870. Due 1890	Dec		—
Jefferson City, Issued 1867.	semi		—
Issued 1870. Due 1887 to 1900	s'an		—
Carrollton Funding.....	May		—
Issued 1871. Due 1901	Nov		—
Carrollton Improvement..	May		—
Issued 1872. Due 1892.....	Nov		—

BULLETIN COMMERCIAL.

Samedi soir, 10 Juin 1876.

COTON. — Les ventes d'aujourd'hui embrassent 2300 balles à des prix qui ne présentent aucun changement dans notre tableau. Nous donnons les cours établis à l'Exchange.

Cotes générales	Cotes de l'Exch.
Inferior..... 6¼ à 6¾	..... —
Low ordinary.. 7— à 7¾	..... 7⅞
Ordinary..... 7¾ à 8¾	..... 8⅝
Strict ordinary. 8¾ à 8⅞	..... —
Good ordinary 9¼ à 9¾	..... 9¼
Strict good ord. 9¾ à 9⅞	..... —
Low middling..10¼ à 10¾	..... 10⅜
Strict low mid..10¾ à 10⅞	..... —
Middling ..... 11¼ à 11¾	..... 11½
Strict middling.11¾ à 11⅞	..... —
Good middling.12¼ à 12⅝	..... 12⅝
Middling fair... nominal	..... —
Fair..... nominal	..... —

L'Exchange porte à 23,986 le montant de balles embarquées, dont 13,501 pour Liverpool, 7,182 pour le Havre, 1926 pour la Mer du Nord, 961 pour Brême, et 414 pour les ports de la cote, laissant dans les presses, d'après calcul fait à midi, 77,298 balles—en déduisant ce qui a été vendu et non encore délivré, il reste une balance d'environ 76,000 balles pour représenter la quantité non vendue.

—ETAT DU MARCHE AU COTON—

Stock en mains, le 1er septembre 1875 balles.....	9,976
Arrivé depuis le 1er. état.....	778
Précédemment.....	1,560,324
	1,570,102
Total.....	1,580,078
Exporté aujourd'hui.....	rien
Expédié précédemment.....	1,477,536
Consommées aux moulins de Lehman, Abraham & Co.....	776
Brûlées sur steamers.....	564
	1,478,906
Stock en mains et en chargement	101,172
Stock (même temps l'année dernière).....	55,457

TABAC—Les seules ventes rapportées sont celles de 5 boucauts, (9, 15 et 30). Il a été vendu 154 boucauts dans la semaine expirée contre 979 la semaine précédente. Montant de boucauts en vente, 10,000.

Nous continuons à coter :

Low Lugs.....	5½@ 6
Medium & Good Lugs.....	8½@ 9
Low Leaf.....	8 @ 9¾
Medium.....	10 @ 14
Good	12 @ 13
Fine	13½@ 15
Selections.....	15½@16
Africans.....	16½@—

Reçu depuis hier soir 251 boucauts. Expédié 3 par chemin de fer. Stock en vente, 12,712.

On apprenait aujourd'hui que le contrat pour le gouvernement français a été adjugé à MM. Charles Luling & Co., de New York, avec les spécifications suivantes : 30 pour cent A, 40 pour cent B, et 30 pour cent C—tabac léger convenable au débit en France.

SUCRE.—Reçu, ce matin 14 boucauts. Les prix sont comme suit : fully fair 8⅛ à 8⅛ c la livre.

MELASSES—Reçu, ce matin 57 barils. Les cotes sont comme suit : Fair 43 à 46 c. le gallon ; prime 46 à 50 c. ; strictly prime, 52 à 54 c ; choix, 55 à 57 c.

FARINE—Vendu 2700 barils aux prix suivants : double $4 le baril ; low treble extra $4,90 à $5 ; good treble extra $5,25 à $5,50 ; choice treble extra $5,85 à $6,25 ; choice extra $7,12½ à $7,25.

VIANDES SALÉES SECHES—Expédiés 8 c. la livre ; au détail, 8¾ c.

GRAISSE—Le marché a baissé